Document generated on 08/06/2025 4:56 a.m.

Inter
Art actuel

Reçu au lieu

Number 137, Spring 2021

URI: https://id.erudit.org/iderudit/95960ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)
1923-2764 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2021). Review of [Reçu au lieu]. *Inter*, (137), 148–153.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pour le méta-art

traduit de l'anglais par Véronique Béghain

Céline Domengie est à l'initiative de la traduction et de la publication en français d'un texte devenu rare, « In Support of Meta-Art » d'Adrian Piper, publié pour la première fois dans *Artforum* en 1973, puis repris dans *Out of Order, out of Sight* chez MIT Press, en 1996. Adrian Piper, artiste et philosophe, défend dans ce texte manifeste l'idée d'un *méta-art*, incitant les artistes à prendre part aux écrits théoriques et à la critique, champ traditionnellement occupé par les historiens qui, remarque Piper, ne s'intéressent le plus souvent qu'aux objets d'art, supports de probables spéculations. Le méta-art questionne la pratique et tout aussi radicalement les conceptions de l'art. « Je souhaite plaider en faveur d'une nouvelle activité pour les artistes. Celle-ci pourrait s'intégrer à l'art lui-même, exister parallèlement, ou s'y substituer tout à fait », écrit Adrian Piper, qui propose une méthode du méta-art par laquelle les artistes sont invités à revenir sur leur création et à mobiliser toute leur attention sur les processus du projet plus que sur l'objet. Il s'agit, selon l'artiste philosophe, de se dégager de l'insuffisance des approches exclusivement esthétiques et de refuser de façon plus globale « la position enclavée du monde de l'art au sein de la société ». Le méta-art ne trouve pas sa justification dans la seule critique du contexte, il est une attitude destinée à rouvrir l'art aux possibilités du débat, au discours portant sur le cheminement d'une activité qui s'inscrit dans la société économiquement, éthiquement, esthétiquement.

Ce texte de première importance est suivi d'une lettre de Céline Domengie, artiste et chercheuse, adressée à Piper. Dans cette postface qui interroge le méta-art, plusieurs possibles sont très justement évoqués – notamment cette proposition d'« activités sans œuvre ». En quelques lignes, Domengie contextualise le propos de Piper, mentionnant par exemple le nom de deux artistes français qui ont conceptualisé le méta-art, Jean-Claude Moineau à la fin des années soixante et Jean-Paul Thibeau à partir des années quatre-vingt-dix.

Michel Collet

Les éditions du Brame
www.editionsdubrame.fr
ISBN 978-2-491603-00-7

L'ère de l'individu tyran : la fin d'un monde commun

Éric Sadin

Avec *L'ère de l'individu tyran : la fin d'un monde commun*, Éric Sadin, philosophe connu pour son engagement critique des modèles imposés par l'économie numérique, dresse un tableau alarmant de notre monde atomisé. Dans une ère de l'excès – de l'*hubris*, comme dirait les Grecs anciens – se profile un « foisonnement d'individus » confortés dans leurs propres convictions et leurs désirs de toute-puissance. Ces monades sont encouragées entre autres par l'industrie du numérique. Cette dernière joue un rôle dans la dépossession et l'isolement de l'individu qui, dans ce que l'auteur nomme une expérience de l'« expressivité », revendique une primauté du soi sur tout ce qui fait et cimente le socle du commun – tout ce qui constitue le *koïnos*.

À sa sortie, le livre a suscité de nombreuses réactions. L'auteur a su donner, sans l'imposer, une analyse de grande qualité des crises que traversent nos sociétés modernes, immergées qu'elles sont dans ces illusions de gains de confort, d'action et d'autonomie faussement offerts par les progrès de l'industrie technologique. Cela dit, loin d'être un essai dans lequel l'auteur ferait la part belle à une quelconque technophobie, l'ouvrage invite à centrer nos regards sur cet enjeu crucial : l'effondrement tragique de notre monde commun, corrélé à la naissance malheureuse de l'« individu tyran ». C'est un livre clé, révélateur de réalités que nous percevons sans toutefois clairement les définir.

Cet essai dresse les causes multiples et complexes qui mènent individus et sociétés au cœur des crises sociales, politiques et représentationnelles. La « nouvelle psyché des individus » pousse l'humain à faire de son existence une « publicité de soi ». L'individu devient le « roi du monde », un roi tyrannique qui, mué par le besoin insatiable de reconnaissance, se convertit en une « valeur capitalisable ». Éric Sadin dénonce alors une « sensation de centralité de soi » qui mine les cohésions sociales et concrétise cette impossibilité « de *nouer des accords*, de *faire société* ». Aussi semble-t-il urgent de réapprendre à vivre dans « un monde commun », ce qui passe par l'éloignement d'une vision du monde trop réductive et binaire pour tendre vers la complexité et restaurer le dialogue au sein de ce qu'Éric Sadin nomme une « politique du témoignage ».

Sarah Hannah

Édition Grasset
61, rue des Saints-Pères
75006 Paris
France
www.grasset.fr
ISBN 978-2-246-82242-4

Mort d'Athanase Shurail

Alexandre Castant

Nous connaissons bien le travail d'Alexandre Castant en tant que critique des pratiques artistiques sonores actuelles – pointons *Planètes sonores* qui s'était fait remarquer lors de sa sortie en 2007 aux éditions Monografik, l'ayant réédité depuis avec succès, ou plus récemment *Arts sonores* publié par Transonic en 2017, remarquable introduction de ce champ, à l'intersection des arts contemporains et de la recherche en création audio –, mais aussi visuelles – de *La photographie dans l'œil des passages*, L'Harmattan, 2004, à *Écrans de neige*, Filigranes, 2014. Nous connaissons moins sa passion pour la littérature, qui l'a pourtant animé dès ses débuts : il a publié une thèse d'esthétique consacrée à l'écrivain et poète surréaliste français André Pieyre de Mandiargues.

Ce petit livre, publié par les éditions Tarabuste dans la collection « Brèves rencontres », s'inscrit cette fois dans le domaine de la fiction prospective et, plus particulièrement, d'un art de la nouvelle qui aurait intégré les images et la musicalité d'une poésie en prose. Déjà le titre nous interpelle et, en y regardant de plus près, nous pouvons y voir une référence, pour le prénom, à Athanase Kircher, sans doute l'un des plus grands esprits encyclopédiques du XVII^e^ siècle, inventeur entre autres du mégaphone, considéré aujourd'hui comme le père de la musique générative, et, pour le nom, au personnage principal du premier roman – à ce jour non publié – d'Alexandre Castant, lui-même marqué par la nouvelle vague européenne postpunk des années quatre-vingt.

Nous retrouvons en effet cette référence à la musique à travers les 19 courts textes qui ont chacun leur microcosme, leur rythme, leur mode compositionnel, et qui participent d'une sorte de partition invisible à plusieurs volets jouant de différentes couleurs. Chaque fragment d'« histoire » est ici un voyage dans le temps. Si nous sommes en pleine modernité, ce temps reste pourtant indéfini, et les personnages évoluent dans des univers qui semblent parallèles, passant d'un à l'autre, comme dans un rêve teinté de mélancolie. Cela nous renvoie aussi au grand trouble de notre début de siècle, comme s'il s'agissait aussi d'une fin avec l'annonce d'un renouveau *post mortem*.

Nous nous associons volontiers au narrateur (tantôt à la première personne, tantôt à la troisième) quand il conclut à la fin de « Jeu » : « J'étais étranger à ce monde qui pourtant était le tien. » Cette forme d'impossibilité d'être au monde revient régulièrement, comme dans « L'éternité » : « Il m'expliqua aussi que, dans ce livre en cours d'écriture, la chose la plus précieuse et la plus stratégique pour son personnage littéraire était de se mettre *en retrait* dans les marges et d'y vivre : écrire depuis les *bords du monde*. » Il y a de l'AlbertCamus libéré du souci de vérité là-dedans, mais aussi, et peut être davantage, du Raymond Roussel dans les combinatoires, de l'André Gide dans le style affiné – une citation des *Nourritures terrestres* ouvre le livre – et du Claude Simon avec qui l'auteur pourrait partager l'idée que « le sujet d'un roman, c'est l'écriture, [et que] l'écrivain, c'est celui qui travaille son langage ».

Cette notion d'écriture et de langage au corps est ici élargie à une forme de synesthésisme, avec un entrecroisement des angles perceptifs et un chevauchement subtil des espaces-temps, comme dans un rêve éveillé dont nous ne savons pas exactement s'il est bon ou mauvais.

Nous nous rappelons Maurice Merleau-Ponty qui, dans la *Phénoménologie de la perception*, écrit : « Le temps n'est pas un processus réel, une succession effective que je me bornerais à enregistrer. Il naît de mon rapport avec les choses. » Ici la relation à ces « choses de la vie » et à ces quelques traces qui parfois semblent fugitives mais restent actives dans l'imaginaire nous constituant est d'abord celle qui nous relie aux autres, dans leur ir/réel, et plus singulièrement à notre propre altérité ou double.

Le lecteur, après avoir accepté de ne plus chercher ses repères, dévore ces pages-partitions ouvertes en se laissant séduire par l'élégance de la plume et l'incertitude des destins comme partie intégrante de cette musicalité qui rythme l'ensemble de ce bel ouvrage. Alexandre Castant continue, sur un mode fictionnel volontiers hybride, à explorer cette esthétique des passages entre nos vies, lieux, rencontres, souvenirs fantasmés, qui irrigue également son travail critique.

Dans la nouvelle intitulée « La répétition », le narrateur revenu 20 ans après sur le lieu d'une rencontre amoureuse, semble nous le confirmer : « Il faut m'extraire de ces sables mouvants ! Car il est l'heure, pour moi, de rejoindre les revenants. » Et si ces vies et morts d'Athanase Shurail n'étaient finalement qu'une constellation d'illusions cinématographiques, de tableaux cryptés, d'échos lancinants et autres mirages dans le miroir brisé de l'éternel retour ?

Philippe Franck

www.laboutiquedetarabuste.com
ISBN 978-2-84587-430-5

La teinturière de la lune

Jérôme Poret

Jérôme Poret (France) mène une démarche plastico-sonique exigeante dans ses installations et ses performances[1], provoquant diverses interactions entre les matières solidiennes (les bruits qui se propagent dans la structure d'un bâtiment les intégrant) avec une dimension à la fois processuelle et contextuelle des phénomènes sonores. Depuis 2004, il a lancé le Labelle69, produisant des éditions soignées et limitées qui soulignent les croisements entre arts plastiques et sonores. Nous retrouvons cette double dimension dans sa dernière édition vinylique – mais ici aussi liquide –, *La teinturière de la lune*, née de sa rencontre avec Franck Bellon, un ancien meunier devenu, avec l'aide de sa femme Carole, brasseur, installé à l'époque à Issoudun.

« Avec l'Atelier de la Bière, il s'agissait de réaliser une recette stable avec peu de complexité, donc une blonde. Car la cuve d'une demi-tonne remplie de notre mélange encore chaud devait voyager sur 350 kilomètres jusqu'à l'espace d'exposition des Instants Chavirés (Montreuil). Ce mélange était parfait, et cela moussait dans la cuve ; on pouvait voir le travail de la bière via un dispositif de caméra qui filmait au travers de l'œilleton la surface de l'écume de fermentation. » Cela a duré une dizaine de jours, nous précise encore Jérôme Poret : « Au départ, l'écran était blanc, couvert d'écume et, au fur et à mesure, l'état de surface noircissait en laissant quelques éléments microbiens sur la surface. On passait d'une vision macro- à microscopique d'un univers malté ; la cuve était elle aussi visible dans une autre salle et dans le noir. On aurait dit une sorte de satellite Spoutnik. »

L'artiste a été fidèle à cette dimension brassicole jusqu'à la monstration. En effet, le lieu de l'invitation au public, les Instants Chavirés, était une ancienne brasserie devenue un espace d'art contemporain lié à une scène de musiques improvisées. L'idée était de « remettre en production une économie passée sous le prisme, la vision et les dispositifs utilisés particulièrement dans cette scène souvent liée à de l'instrumentarium analogique et DIY. La bière étant souvent primordiale pour la subsistance de la structure via le bar, elle est aussi rentrée dans cette économie, mélangeant ainsi production symbolique et réelle. Puis, à mi-parcours de l'exposition, elle fut mise en bouteille chez mon ami brasseur. Les bouteilles étaient ensuite mises en garde pendant 15 jours avec un autre dispositif, le phonogramme des deux fourquets, les pelles des brasseurs (que l'on retrouve photographiées sur le macaron du disque vinyle) et, à la place de la cuve, un sac de houblon flottant dans le noir avec une veilleuse dans le corps et l'odeur de houblon, bien sûr. »

À la fin du processus, les bouteilles ont été ouvertes tandis qu'étaient diffusées les pièces sonores conçues à partir du seul moment invisible de l'exposition, à savoir l'embouteillage dans l'espace de la brasserie.

Le titre du projet fait référence aux « teinturiers de la lune », nom donné aux alchimistes en Europe centrale, mais aussi, par extension, aux brasseurs. L'année de création du projet, 2019, est également le 50e anniversaire de l'alunissage d'Apollo 11 et de la naissance de Jérôme Poret.

Le disque vinyle comprend quatre pièces logiquement matiéristes où le silence est aussi présent et participe d'une forme de suspens. Chacune est comparable à une recette différente de la même bière, avec des saveurs et tonalités distinctes. La première (face A du 33 tours) joue sur le souffle, les bruits humains d'ordinaire perturbateurs, ici intégrés pleinement ; la deuxième est une sorte de séquence ostinato-rythmique ponctuée par des coups et balayages mécaniques ; la troisième (face B) intègre des traitements et mouvements plus électroacoustiques, pour se terminer dans un roulis métallique ; la quatrième est en forme de lente montée, conjuguant tournis récurrents, à la limite des cris, et chants d'oiseaux.

Ces pièces en forme de documentaire audioexpérimental pourraient être décrites par des adjectifs qualifiant le goût de la bière : abrupte, râpeuse, corsée, maltée, amère, mais aussi légère, fruitée, effervescente… Le disque (qui comprend un *insert* avec un entretien entre Jérôme Poret et Guillaume Constantin, retraçant bien la démarche) est accompagné d'une bouteille de bière blonde dans un design élégant noir argenté, elle aussi tirée à édition limitée. Nous avons envie de la garder intacte autant que possible, nous réservant sa lente dégustation pour une écoute nocturne de cette œuvre à l'audiofermentation unique.

Philippe Franck

Album vinyle + bouteille de bière de Labelle69
www.labelle69.com

1 Voir le catalogue *Jérôme Poret: Weather Dust Storm Center* (Le Gac Press, 2012, 143 p.) avec notamment un entretien de l'artiste mené par Alexandre Castant, des essais de Sophie Auger et Thibaut de Ruyter, ainsi que des photographies et documents sur son œuvre.

Pierre Pinoncelli: Total Return! Actes du colloque, Québec : 26-27-28 avril 2019

Le titre est explicite au sujet de cette publication, bilan de cette rencontre-discussion-exposition sur cet artiste iconoclaste et audacieux. C'est aussi une synthèse de ses œuvres, actions et gestes, tout comme les réprimandes et constats dans les médias et l'opinion publique qu'il s'est mérités, surtout parce que les gestes de Pinoncelli, comme se couper le petit doigt à propos d'Íngrid Bétancourt, sont souvent radicaux et risqués.

Le colloque tenu au Lieu, centre en art actuel par le revue *Inter, art actuel* est l'objet de cette publication qui constitue en fait un inventaire important et quelque peu exhaustif, par la variété et la valeur de l'expertise, de cet artiste du Sud de la France. Nous y traitons de sa position historique par rapport aux productions artistiques à l'époque de ses actions. Avec Maurice Fréchuret, nous comprenons assez bien dans quel climat esthétique il s'est impliqué. Nous situons sa trajectoire par ses « défenseurs », que sont Michel Guinle et Catherine Bernard, posant la « question du corps » dans la pratique artistique, spécifiquement chez Pinoncelli. Virgile Novarina commente pour sa part l'œuvre et son processus historique par un film qu'il est en train de terminer sur l'artiste. Cette publication comporte des témoignages, par exemple celui d'Ingrid Bétancourt en entrevue, mais aussi une documentation historique sur les faits et gestes de l'artiste. Nous devons également souligner la pertinence d'y avoir inclus l'angle juridique de Georges Azzaria, qui qualifie Pinoncelli d'« anti-juriste » et propose un point de vue original mais essentiel, compte tenu de la pratique iconoclaste de l'artiste.

Pour ce colloque tenu à Québec, un artiste québécois dont la pratique a des affinités avec celle de l'artiste niçois a été invité : Armand Vaillancourt. En effet, nous pouvons facilement trouver des analogies et correspondances dans leurs trajectoires sinon similaires, du moins fortement orientées vers l'implication corporelle et l'implication politique. Autres faits heureux : ils ont le même âge, ou à peu près, et leurs prises de position, se produisant la plupart du temps dans la sphère publique, sont tout autant iconoclastes.

L'ouvrage, avec tous ces renseignements et faits historiques, traités de manière philosophique par Jacques Mascotto, constitue de plus une synthèse percutante sur Pinoncelli, car aux gestes et actions sont ajoutés des analyses et commentaires fort pertinents et éclectiques pour saisir l'impact de l'artiste.

Tiré à 500 exemplaires, le livre est une production franco-québécoise entre l'association Les amis de Pinoncelli et la revue *Inter, art actuel*. La revue a d'ailleurs régulièrement publié, au fil des ans, des informations, entretiens et commentaires sur cet artiste qui, même s'il ne fait pas l'objet d'une valorisation institutionnelle, n'en a pas moins produit des actes risqués. Nous obtenons ainsi une lecture plurielle d'actions qui ne relèvent plus de la muséologie, mais plutôt d'une implication sociohistorique différente.

Le point de vue d'Azzaria est évidemment éclairant à ce titre : « Les actions de Pinoncelli s'inscrivent dans un rapport antagoniste avec le droit, un rapport de méfiance qui pose inévitablement la question de la liberté d'expression. Cette liberté d'expression traverse toute son œuvre et, en arrière-fond, se trouve une question importante, celle de situer le seuil ou l'indicateur permettant de qualifier un travail de politique, de critique, de contestataire, d'anarchiste, d'irrespectueux ou de provocateur. »

Cette importante publication reste une des meilleures information et synthèse sur Pierre Pinoncelli, ses actions et expositions. Rappelons pour terminer qu'il s'est aussi tenu au Lieu une exposition documentant quelques actions de l'artiste.

Richard Martel

La publication est disponible au Lieu, centre en art actuel
www.inter-lelieu.org
ISBN 978-2-95575377-0-9

Mono-multi-logues : hors-texte & publications orales (1973-2019)

Michèle Métail

Il s'agit bien ici de partitions et de *publications orales*, terme qui convient bien aux prestations de Michèle Métail. Cette publication contient d'ailleurs des textes inédits et souvent introuvables. Le fonctionnement de l'énoncé comporte la plupart du temps des séries, des listes, des propositions poétiques avec un langage déterminé par la séquence orale, soit une incursion de cette langue en relation et interaction constantes.

Un exemple : « La boîte à tabac dans la boîte de senteur », puis « La boîte de senteur dans la boîte de couleurs » et « La boîte de couleurs dans la boîte à mouches », et ainsi de suite. L'oralité s'accompagne d'une panoplie de références au quotidien et de conditionnements par la logique dans un discours où la quantité de concepts l'emporte sur l'aspect doctrinal de l'énoncé normalisé.

En fait, les listes et propositions sont de toutes sortes. Les « poèmes climatologiques » sont composés à partir de données statistiques, donc de chiffres, issues du *Mémorial de la météorologie nationale* de 1967. L'univers poétique s'ajuste à la situation historique, ici le degré de la température ! Par la même occasion, nous décelons des préoccupations similaires à celles d'autres poètes et artistes qui préconisent l'adaptation des processus poétiques aux réalités sociales et politiques ou simplement à la cacophonie de faits issus de la nature comme de la culture.

Métail, dans « Le truchement des mots » de 1988-1995, confirme qu'« au cours de son histoire, chaque langue a emprunté des mots à des langues étrangères ». Sa pratique orale poétique en confirme la constitution, la nomenclature trouvant alors sa justification par la dimension doctrinale des nominations.

Ajoutons que chaque proposition orale comporte une mise en situation historique et descriptive. La poète, à propos de la pièce « Cent pour cent », explique : « Comme dans d'autres œuvres, le mot est envisagé ici selon trois paramètres : sens, son et morphologie (nombre de syllabes, les voyelles et consonnes qui le constituent…). » Nous Àcomprenons mieux ainsi sa manière de produire du poétique par le sens, le son et la morphologie. Souvent, la ponctuation disparaît, et même l'énonciation vise l'essentiel dans la prestation orale où les mots ont des sens, contribuant à une reconnaissance de la langue comme un discours en perpétuelle réorganisation.

La publication, contenant des productions poétiques sur une base historique, pourrait également servir à une application puisque nous pourrions la répéter à partir des partitions ici publiées. Métail ajoute à cette pensée en préface : « Le refus de publier, motivé par le désir d'inventer de nouvelles formes de diffusion d'un texte, par la nécessité d'être en contact avec le lecteur-auditeur, se justifiait aussi par la pratique de la forme ouverte et du montage, par l'interaction avec des images, des sons préenregistrés et des collaborations avec des musiciens. »

Richard Martel

Les presses du réel
35, rue Colson
21000 Dijon, France
www.lespressesdureel.com
ISBN 9-782376-961633

Doc(k)s, 4e série, nos 33-34, 35-36 « Spécial Charles Dreyfus-Pechkoff »

Comme d'habitude, c'est un pavé d'édition que ce *Doc(k)s* qui met ici en vedette notre complice Charles. Soulignons que ce même Charles est le contact de notre revue en France depuis tellement d'années ! Nous saluons donc avec enthousiasme ce spécial qui le concerne.

Notons l'approche et le commentaire diversifiés à propos de ce fluxien et de ses réalisations en action comme en monstration, avec un nombre considérable de collaborateurs et d'orientations. Ces 150 pages comportent à son sujet des œuvres, photos, témoignages, réflexions… Quelques approches, donc !

Parmi les textes, nous trouvons « L'âme de Charles Dreyfus » d'Alain Frontier, un « Entretien avec Antigone Mouchtouris » et quelques écrits de Charles dont « Fluxus et le concept de passion », « Prologue à la réflexion sociologique » et « L'intermédia de Dick Higgins ». Mais un point de vue original reste celui de Martine Arino, sociosémioticienne, dans sa « Description phénoménologique d'une œuvre de CDP », point de vue qui sied bien à ce poète artiste post-Fluxus. Ajoutons à cela l'intéressant texte d'Antigone Mouchtouris, « Le temps et CDP, lecture phénoménologique du temps dans l'art contemporain ».

Certains collaborateurs confirment leur complicité avec Charles, comme Sylvie Ferré qui parle de ses relations amicales. Deux témoignages, de Joël Hubaut et d'Arnaud Labelle-Rojoux, sont de plus révélateurs de l'apport original et ludico-affirmatif d'une panoplie de gestes et propositions par et avec le langage comme principal dispositif de production, une « spécialité » de Charles. Ce *Doc(k)s* nous permet donc de saisir l'essentiel du personnage et de ses propositions de langage éclatées et déstabilisatrices.

Soulignons pour finir la pertinence de cette revue qui ne renonce pas aux multiples aspects du poétique et de son extension dynamique. Dans ses 460 pages se trouve, comme d'habitude, une section *open* qui présente des « attitudes poético-performatives » diversifiées et des points de vue sur des disparus plus ou moins récents, comme Adriano Spatola, Nanni Balestrini, Tibor Papp et Francesco Conz, ce qui permet de connaître quelque peu ces praticiens du verbe et des manières de poser la question du poétique dans ses extensions plurielles.

Doc(k)s reste donc toujours pertinent pour une bonne partie de notre « patrimoine » poétique, entre tradition et renouvellement.

Richard Martel

Akenaton
7, rue Miss Campbell
20 000 Ajaccio, France
akenaton.docks2A@gmail.com

Celebrity Cafe, no 4

C'est ici la quatrième édition de ce volumineux pavé de près de 600 pages, 575 pour être plus précis. Jacques Donguy en rédige la présentation.

Concernant les modes d'expression, cette publication traite de tout, ou presque : du numérique, de la poésie spatiale, de la performance, du théâtre, des arts plastiques, du cinéma, de la vidéo, de la musique… Mais c'est surtout le poétique qui semble le lien de cette publication. Y sont abordées les avant-gardes avec des entretiens, souvent inédits, où s'entendent William Burroughs, Brion Gysin, Ralph Rumney, Raoul Hausmann, les frères De Campos, Liliane Lijn, Neide Sá, Jean-François Bory, Wlademir Dias-Pino…

Plusieurs textes sont des commentaires, mais c'est avant tout « le langage comme fait poétique » qui les relie, tant sur des bases historiques, comme avec les avant-gardes, que dans une documentation photographique d'activités performatives avec, par exemple, le duo Les Idiotes et ses déambulations urbaines dévêtues *Nö-action Cheyennes*.

Certains artistes ou poètes se signalent davantage comme, évidemment, Jacques Donguy – il en rédige la préface –, mais aussi Philippe Boisnard et Eduardo Kac, principalement. Nous y recensons des activités multiples, des actions souvent, car le poétique nécessite une captation et une contamination possible avec d'autres « disciplines ». Il s'agit en fait plus d'une attitude que d'une production, ce qui ressort aussi des diverses approches offertes par cette édition qui compte un nombre considérable de collaborateurs avec des correspondants et des réseaux dans 17 villes du monde.

Richard Martel

Les presses du réel
35, rue Colson
21000 Dijon, France
www.lespressesdureel.com
ISBN 9-782378-961831